

« L'accident qui a tué Camus, je l'appelle scandale », par Jean-Paul Sartre



Albert Camus (1913-1960), prix Nobel de littérature 1957. (LIDO/SIPA / LIDO/SIPA)

ARCHIVE. Trois jours après la mort d'Albert Camus, Sartre avait rendu hommage, dans « France Observateur », à l'ami avec lequel il était brouillé. Voici son texte, paru le 7 janvier 1960.

Par Jean-Paul Sartre

Publié le [04 janvier 2020 à 09h00](#)

Il y a six mois, hier encore, on se demandait : « *Que va-t-il faire ?* » Provisoirement, déchiré par des contradictions qu'il faut respecter, il avait choisi le silence. Mais il était de ces hommes rares, qu'on peut bien attendre parce qu'ils choisissent lentement et restent fidèles à leur choix. Un jour, il parlerait. Nous n'aurions pas même osé risquer une conjecture sur ce qu'il dirait. Mais nous pensions qu'il changeait avec le monde comme chacun de nous: cela suffisait pour que sa présence demeurât vivante.

Nous étions brouillés, lui et moi : une brouille, ce n'est rien – dût-on ne jamais se revoir –, tout juste une autre manière de vivre *ensemble* et sans se perdre de vue dans le petit monde étroit qui nous est donné. Cela ne m'empêchait pas de penser à lui, sentir son regard sur la page du livre, sur le journal qu'il lisait et de me dire : « *Qu'en dit-il ? Qu'en dit-il EN CE MOMENT ?* »

Son silence que, selon les événements et mon humeur, je jugeais parfois trop prudent et parfois douloureux, c'était une qualité de chaque journée, comme la chaleur ou la lumière, mais *humaine*. On vivait avec ou contre sa pensée, telle que nous la révélaiement ses livres – « la Chute », surtout, le plus beau peut-être et le moins compris – mais toujours à travers elle. C'était une aventure singulière de notre culture, un mouvement dont on essayait de deviner les phases et le terme final.

Il représentait en ce siècle, et contre l'Histoire, l'héritier actuel de cette longue lignée de moralistes dont les oeuvres constituent peut-être ce qu'il y a de plus original dans les lettres françaises. Son humanisme têtu, étroit et pur, austère et sensuel, livrait un combat douloureux contre les événements massifs et difformes de ce temps. Mais, inversement, par l'opiniâtreté de ses refus, il réaffirmait, au coeur de notre époque, contre les machiavéliens, contre le veau d'or du réalisme, l'existence du fait moral.

Il *était* pour ainsi dire cette inébranlable affirmation. Pour peu qu'on lût ou qu'on réfléchît, on se heurtait aux valeurs humaines qu'il gardait dans son poing serré : il mettait l'acte politique en question. Il fallait le tourner ou le combattre : indispensable en un mot, à cette tension qui fait la vie de l'esprit. Son silence même, ces dernières années, avait un aspect positif: ce cartésien de l'absurde refusait de quitter le sûr terrain de la moralité et de s'engager dans les chemins incertains de *la pratique*. Nous le devinions et nous devinions aussi les conflits qu'il taisait: car la morale, à la prendre seule, exige à la fois la révolte et la condamne.

Nous attendions, il fallait attendre, il fallait savoir : quoi qu'il eût pu faire ou décider par la suite, Camus n'eût jamais cessé d'être une des forces principales de notre champ culturel, ni de représenter à sa manière l'histoire de la France et de ce siècle. Mais nous eussions su peut-être et compris son itinéraire. Il avait tout fait – toute une oeuvre – et, comme toujours, tout restait à faire. Il le disait : « *Mon oeuvre est devant moi.* » C'est fini. Le scandale particulier de cette mort, c'est l'abolition de l'ordre des hommes par l'inhumain. [...] Rarement, les caractères d'une oeuvre et les conditions du moment historique ont exigé si clairement qu'un écrivain vive.

L'accident qui a tué Camus, je l'appelle scandale parce qu'il fait paraître au coeur du monde humain l'absurdité de nos exigences les plus profondes. Camus, à 20 ans, brusquement frappé d'un mal qui bouleversait sa vie, a découvert l'absurde, imbécile négation de l'homme. Il s'y est fait, il a *pensé* son insupportable condition, il s'est tiré d'affaire. Et l'on croirait pourtant que ses premières oeuvres seules disent la vérité de sa vie, puisque ce malade guéri est écrasé par une mort imprévisible et venue d'ailleurs. L'absurde, ce serait cette question que nul ne lui pose plus, qu'il ne pose plus à personne, ce silence qui n'est même plus un silence, qui n'est absolument plus *rien*.

Je ne le crois pas. Dès qu'il se manifeste, l'humain devient partie de l'humain. Toute vie arrêtée même celle d'un homme si jeune –, c'est *à la fois* un disque qu'on casse et une vie complète. Pour tous ceux qui l'ont aimé, il y a dans cette mort une absurdité insupportable. Mais il faudra apprendre à voir cette oeuvre mutilée comme une oeuvre totale.

Dans la mesure même où l'humanisme de Camus contient une attitude *humaine* envers la mort qui devait le surprendre, dans la mesure où sa recherche orgueilleuse et pure du bonheur impliquait et réclamait la nécessité *inhumaine* de mourir, nous reconnaissons dans cette oeuvre et dans la vie qui n'en est pas séparable la tentative pure et victorieuse d'un homme pour reconquérir chaque instant de son existence sur sa mort future.

Jean-Paul Sartre

(Texte publié le 7 janvier 1960 dans « France Observateur ».)